

## STRATEGIES DE L'APPROCHE DE LA THEORIE D'ARISTOTE DE LA COMEDIE

Mihaela Alexieva

Dans le présent exposé, je voudrais faire part de quelques observations sur l'histoire et la tradition manuscrite du traité de critique littéraire d'Aristote *Poétique*. Sous ce rapport, il convient d'aborder le problème de la disparition de sa deuxième partie, qui traite de questions relatives à la comédie et tant que genre littéraire, et de présenter certaines stratégies actuelles et potentielles de sa redécouverte.

La disparition et la redécouverte des monuments antiques apparaissent comme deux aspects d'un processus tout à fait accidentel. Faute de connaissances précises sur les phénomènes de l'Antiquité, il n'y a qu'à les analyser et les représenter de manière conventionnelle. Selon les spécialistes de la littérature antique, la deuxième partie de la *Poétique* semble avoir un sort tout particulier au moins parce qu'on peut ériger cette oeuvre en modèle de la dialectique de la disparition et de la redécouverte des monuments écrits antiques. Dans la littérature spécialisée, il est établi depuis longtemps que la partie, dans laquelle Aristote discute de la phénoménologie du ridicule (*γελοῖον*), de la catharsis comique et de la théorie de la comédie, a cessé d'être reproduite dans les manuscrits dans la basse Antiquité, avant la traduction de la *Poétique* en syrien et en arabe à Bagdad au X<sup>e</sup> s.<sup>1</sup> U. Eco lance la thèse que le livre a été interdit de propos délibéré par le clergé qui le considérait comme hérétique puisque d'après l'Écriture sainte, Jésus ne riait jamais<sup>2</sup>. Cette idée fait aussi l'objet de la discussion scientifique. On suppose, d'autre part, que la cause de la perte de ce texte paraît plus prosaïque: du fait que la *Poétique* a été arrangée comme partie finale du recueil d'oeuvres logiques d'Aristote, les dernières pages du manuscrit seraient tombées à force d'usage fréquent.

L'étude de la tradition écrite antique a abouti à la constatation que de la *Poétique* il ne subsiste qu'une ou deux copies antiques tout au plus, mais que la partie ayant trait à la comédie n'y est pas présente<sup>3</sup>. A partir du XVIII<sup>e</sup> s., il y a de multiples tentatives de reconstituer ou de découvrir en un certain sens le texte dans quelque manuscrit anonyme<sup>4</sup>. Traditionnellement, les recherches dans ce domaine se fondent sur les brèves notes à quelques endroits dans le *Corpus Aristotelicum* qui portent sur différents aspects de la théorie. La première mention est enregistrée au chapitre V<sup>5</sup> où

Aristote remarque qu'il parlera plus loin de la comédie et par une courte digression nous fait savoir que c'est Homère qui inaugure les formes de la comédie et que son oeuvre *Margites* est analogue à la comédie (ἀνάλογον ἔχει πρὸς τὰς κωμωδίας). C'est là qu'il avance sa définition remarquable, selon laquelle la comédie, c'est l'imitation de gens plus mauvais; or, ce n'est pas dans toute leur méchanceté, *le ridicule y fait partie du laid, parce que le ridicule, c'est la faute et le laid, pas douloureux et pas désastreux, tout comme l'est le masque comique – quelque chose de laid et de difforme, mais sans effet pénible*<sup>6</sup>.

Il apparaît que dans cette définition, Aristote s'appuie sur les réflexions de son maître Platon, mais, d'autre part, il discute avec celui-ci sur certains points fondamentaux de l'analyse. Alors que Platon affirme, dans son dialogue *Philèbe*<sup>7</sup>, qu'au cours de la représentation d'une comédie, l'état d'âme du spectateur est un mélange de douleur et de plaisir et que dans toute comédie de la vie, la douleur et le plaisir ne font qu'un, Aristote exclut la douleur du phénomène du comique et souligne que le plaisir de la comédie consiste dans le rire pur et purificateur à la fois.

A la suite de la définition de la comédie en tant que genre, Aristote nous informe que son développement n'est visible que jusqu'à ce qu'elle ne revête des formes déterminées et mentionne les noms d'Epicharme et de Phormis, ainsi que celui de l'Athénien Cratès, qui est le premier à reléguer au second plan la forme iambique et à composer des dialogues et des fables sur des thèmes généraux.

Au chapitre IX, Aristote met l'accent sur la différence essentielle entre la poésie et l'histoire et détermine la comédie comme le genre poétique le plus général: les poètes élaborent l'intrigue suivant le principe du vraisemblable, ils ne visent pas des individus concrets, mais donnent aux héros des noms arbitraires.

Un bref discours sur la nature du ridicule se trouve aussi au livre III de la *Rhétorique*<sup>8</sup>. A propos des plaisanteries dans la rhétorique, Aristote se reporte à la *Poétique* et présente en raccourci la partie concernant la plaisanterie: *On y parle des différentes espèces de plaisanteries, dont certaines conviennent à l'homme libre et d'autres – non pas, de manière que tout un chacun puisse choisir ce qui lui plaît. L'homme libre préfère l'ironie à la plaisanterie. L'homme libre ridiculise pour soi-même et le railleur – pour les autres*<sup>9</sup>.

Dans ce contexte s'inscrit le bref passage du livre VIII de la *Politique*<sup>10</sup>, selon lequel le législateur ne doit pas permettre que les jeunes assistent aux représentations d'iambes et de comédies avant que l'éducation ne les ait faits suffisamment invulnérables. Ce sont, somme toute, les témoignages directs sur la théorie aristotélicienne de la comédie.

La publication du *Tractatus Coislinianus*<sup>11</sup> a jeté sur le problème de la partie perdue de la *Poétique* une lumière nouvelle. En général, les milieux scientifiques ont accepté que ce traité du X<sup>e</sup> s. soit une sorte d'épitomé. Toutefois, la question de l'archétype de ce texte a suscité des controverses. Dans sa structure se fait remarquer une définition de la comédie, analogue à celle d'Aristote du livre V de la *Poétique*, mais qui ajoute que la comédie produit un effet cathartique par le plaisir du rire; elle est née du ridicule, mais pour sa part, elle excite le rire. Dans la suite, il est dit que la

comédie vise à réprimander les défauts de l'âme et du corps /ἐλέγχειν/ et que le rire y est symétrique de la peur dans la tragédie. Le traité présente aussi les éléments de son contenu /μῦθος, ἦθος, διάνοια, λέξις, μέλος, ὄψις/ et ses parties /πρόλογος, χορικόν, ἐπεισοδίον, ἐπεισοδίον, ἔξοδοζ/ et propose une brève caractéristique des étapes de son développement – comédie ancienne, moyenne et nouvelle.

Peu après sa publication, L. Spengel<sup>1 2</sup> avance la thèse que ce texte est un épitomé, copie mécanique de la deuxième partie de la *Poétique*. Celle-ci jouit de l'approbation de H. Baumgart<sup>1 3</sup>, mais d'autres auteurs, plus réservés, préfèrent parler de l'*Aristotelia mixta cum scriptoris ineptiis* et prétendent que l'archétype du *Tractatus Coislinianus* est un traité plus tardif<sup>1 4</sup>. Selon G. Kaibel<sup>1 5</sup>, dont l'opinion demeure longtemps actuelle, le manuscrit dérive de la *Chrestomathie* de Proclus, qui réunit, suivant le sens commun, une grande partie des écrits d'Aristote. R. Janko<sup>1 6</sup> remet en honneur la thèse de L. Spengel et de H. Baumgart de la provenance directe du *Tractatus Coislinianus* de la deuxième partie de la *Poétique*, tout en soulignant que le traité constitue la dernière phase du processus d'épitomisation de cette partie de la *Poétique* dont le début il situe aux environs du VI<sup>e</sup> s. ap. J.-C. Il joint à son ouvrage une édition nouvelle du texte, pourvue d'un appareil critique abondant, d'une traduction et d'un commentaire circonstancié. Faisant preuve d'une grande érudition, l'auteur est près de mettre fin au problème de la redécouverte du texte aristotélicien et d'ouvrir des horizons aux recherches ultérieures sur le sens de la théorie même.

Or, cet enthousiasme se trouve vite refroidi par une série de critiques sévères dans les périodiques scientifiques<sup>1 7</sup>. On reproche à l'auteur l'attribution à Aristote d'un texte visiblement non aristotélicien sur la base de conjectures aléatoires et, en général, le travail textologique incorrect.

Il semble que cette nouvelle tentative de redécouvrir la partie disparue de la *Poétique* soit vouée à l'échec. D'autre part, elle est significative de l'impuissance de l'approche positiviste à apporter une solution au problème. Evidemment, les efforts de trouver à tout prix le corps physique du texte en papyrus, soit en code médiéval n'aboutissent qu'à une aporie. Aussi faut-il opter pour des stratégies radicalement différentes. L'une des possibilités est d'analyser la théorie d'Aristote de la comédie à la lumière de ses reflets récents. Certaines théories esthético-littéraires modernes offrent autant de points de repère de cette approche.

Au demeurant, l'éclaircissement de l'effet d'une théorie à une époque donnée requiert tout d'abord l'étude du contexte culturel dans lequel elle voit le jour. Quant à Aristote, c'est l'ambiance de l'enseignement ésotérique au Lycée dont il est le fondateur. Le rapport entre l'auteur et le texte y est spécifique et apparaît comme quelque chose de nouveau pour l'Athènes classique<sup>1 8</sup>. Il est établi que c'est Aristote qui crée le traité comme forme du discours scientifique en se distançant progressivement de la forme dialogique et des traditions de l'Ancienne Académie dont il est le disciple. A en croire Diogène Laërce, les cours d'Aristote sont enregistrés et structurés en . /βιβλίον/ par ses disciples consciencieux. Il s'ensuit que tout texte, sorti du Lycée, renferme l'incompatibilité du contenu idéologique aristotélicien et de la forme non aristotélicienne. Ce décalage entre la forme et le contenu, apparu déjà

au Lycée, ne fait qu'augmenter lors de la transmission des traités dans le temps. Au cours de leur reproduction, certains d'entre eux cessent d'être rattachés au nom d'Aristote ou disparaissent le plus souvent, la tradition manuscrite ne les multiplie plus ou les fait fondre dans l'oeuvre d'autres auteurs.

Il semble que la poétique aristotélicienne du ridicule ait le même sort. Il est communément admis que le texte disparaît dans la basse Antiquité, mais on ne peut pas remarquer que la tradition littéraire gréco-romaine ne le mentionne pas du tout. Cela vient confirmer que le traité quitte très tôt le champ de la critique antique en qualité d'écrit aristotélicien.

De cette position, on peut supposer que la deuxième partie de la *Poétique* demeure anonyme déjà dans les premières copies à cause de la forme stylistique variée que donnent aux oeuvres d'Aristote ses disciples du Lycée.

La théorie d'Aristote de la comédie est la première théorie consistante du genre littéraire et de la catégorie esthétique de ridicule. Elle suscite des débats animés au milieu des péripatéticiens et devient un thème de prédilection. Au dire de Diogène Laërce, des disciples d'Aristote, c'est Théophraste qui écrit de la comédie<sup>19</sup>. Sa définition est conservée chez Diomède et Chamailéon de Pontos<sup>20</sup>. Dans son texte *περὶ Διονυσιακῶν ἀγώνων*, Dicéarque<sup>21</sup> traite de différentes questions relatives à la comédie. Lyncée de Samos, disciple de Théophraste, dédie à Ménandre une oeuvre en deux livres au moins<sup>22</sup>. Le péripatéticien Eumélos est cité par le scholiaste à Eschine dans un livre intitulé *περὶ τῆς ἀρχαίας κωμωδίας*<sup>23</sup>. Selon Tzetzes, après la fondation de la bibliothèque d'Alexandrie, c'est Lycophron qui étudie la comédie<sup>24</sup>. De son oeuvre *περὶ τῆς κωμωδίας*, Athénée cite le livre IX. Le grammairien alexandrin Callimaque analyse la comédie dans son oeuvre consacrée à la littérature grecque<sup>25</sup>. Platonius le suit par un traité entièrement conservé portant le titre populaire *περὶ τῆς ἀρχαίας κωμωδίας*<sup>26</sup>. Plus tard, de ces questions se préoccupent Eratosthène<sup>27</sup> et Aristophane de Byzantion<sup>28</sup>.

Cette tradition péripatéticienne de réflexions persévérantes sur le ridicule et la comédie, qui procède du traité d'Aristote, se perpétue dans la critique littéraire romaine. L. Cooper<sup>29</sup> et J. Kayser<sup>30</sup> font remarquer la forte influence de la théorie aristotélicienne sur les rhétoriques de Cicéron et de Quintilien, notamment dans les parties qui portent sur le talent du rhéteur de plaisanter.

On peut en déduire que la théorie d'Aristote de la comédie est une théorie canonique - un paradigme, qui se répercute sensiblement sur la tradition antique postérieure. En d'autres termes, si l'on se réfère à la définition remarquable de Jaus<sup>31</sup> du phénomène de l'esthétique réceptrice, le texte d'Aristote continue à vivre et à se développer par ses lectures ultérieures.

Or, l'analyse des différents reflets de la théorie de la comédie ne saurait contribuer à établir le stemme des interférences multiples. On pourrait cependant classifier les études critiques en prenant pour critère leur filiation idéologique avec l'archétype de la théorie. Parmi les traités et les fragments d'ouvrages de critique littéraire antique qui ont pour objet le ridicule et la comédie, il y a un groupe de textes qu'on peut déterminer comme récepteurs passifs de la théorie. A côté du *Tractatus Coislinianus*,

il convient de mentionner une oeuvre critique anonyme intitulée *Prolegomena de comoedia*<sup>32</sup> et le texte de *Tzetzes Iambi de comoedia*<sup>33</sup>. Ces traités laissent déceler des définitions du ridicule à l'unisson de celle d'Aristote et une structure analogue à celle de la première partie de la *Poétique*. En plus des passages indiqués du *Corpus Aristotelicum*, ce groupe de textes constituent le support le plus solide de la reconstruction des idées d'Aristote. Les structures fondamentales de la théorie y sont reproduites exactement et les différents témoignages y sont presque coïncidents. Tous les autres textes sont plus ou moins des récepteurs indirects et reflètent sélectivement divers aspects de la théorie-archétype. Il serait opportun de souligner que tous les textes antiques disponibles, qui traitent des phénomènes du ridicule et de la comédie, laissent apparaître une unité idéologique<sup>34</sup>. En effet, on ne possède pas d'oeuvres contestant la théorie aristotélicienne ou d'oeuvres à l'herméneutique radicalement différente.

Cette constatation ouvre des perspectives nouvelles aux recherches. Aussi a-t-on l'occasion de se pencher sur l'histoire d'une théorie scientifique qui ranime la tradition postérieure et demeure irréfutable en dépit des vives discussions. Il est difficile de saisir les origines de ce phénomène - le traditionalisme inerte de la pensée scientifique antique, le renom d'Aristote ou tout simplement son génie. Or, le fait même qu'on est en présence de l'unité idéologique de la transmission d'une théorie antique nous offre la chance précieuse de tenter de l'interpréter sur le fond de ses multiples lectures récentes.

---

<sup>1</sup> *Sur l'histoire de la tradition manuscrite*, cf. Janko, R. Aristotle on Comedy, 1984, 6ff.

<sup>2</sup> **Eco, U.** *Il nome della rosa*, 1980.

<sup>3</sup> *Prolegomena peri kwmōdiáz*, Abhandl. d. Goettinger Gesellsch. D. Wissensch., phil.-hist. Classe NF II No4, 1898.

<sup>4</sup> Une synthèse chez Janko, R., op. cit., 36ff.

<sup>5</sup> Arist. Poet. V, 1449a.

<sup>6</sup> Traduction d'après Al. Nicev.

<sup>7</sup> Plat. Philebus, 48a-50b.

<sup>8</sup> Arist. Rhet. III, 1469-1572.

<sup>9</sup> Traduction d'après Al. Nicev.

<sup>10</sup> Arist. Polit., 1336b.

<sup>11</sup> **Cramer, J.** *Anecdota Graeca e codd. Manuscriptis Bibliothecae Regiae Parisiensis*. Oxford, 1839, I, 403-6. Repr. Hildesheim 1967. Pour le moment, la meilleure édition chez Kaibel, G. *Comicorum Graecorum Fragmenta*, I, 50.

<sup>12</sup> **Spengel, L.**, *Rhetores Graeci*, Leipzig, 1853-6.

<sup>13</sup> **Baumgart, H.** *Handbuch der Poetik*, Stuttgart, 1887, 660-99. A sa thèse adhère aussi Reich, Der Mimus, 1880, 251ff.

<sup>14</sup> **Bernays, J.** *Ergaenzug zu Aristoteles Poetic* *Rheinisches Museum* 8, 1853, 561-96.

<sup>15</sup> **Kaibel, G.**, op. cit.

<sup>16</sup> **Janko, R.**, op. cit.

<sup>17</sup> **Cf. Arnott, J.** *Aristotle's Poetics, plus...*, The Classical Review, 1989, 39; Bremer, B. Rez. R. Janko in Gnomon, 1993, 65, 201-204.

<sup>18</sup> *Sur cette question*, cf. Lynch, J. P. Aristotle's School: A Study of a Greek Educational Institution 1972, 36ff.

<sup>19</sup> *Diog. Laert.* V.47. Athen. VI, 261d.

<sup>20</sup> **Kaibel, G.** CGF, I, 57.

<sup>21</sup> Shol. Plat. Apol. 19 C.

<sup>22</sup> **Athen., I**, 242 B.

<sup>23</sup> **Shol. Aeshin., I**, 39.

<sup>24</sup> **Kaibel, G.** CGF, I, 19.24.31.

<sup>25</sup> Cette étude se compose de 120 livres et comprend une bibliographie de la littérature grecque et un catalogue de la bibliothèque d'Alexandrie dressé par thèmes (rhétorique, droit, prose, etc.), cf. Pfeiffer, R. Callimachus 1-2, 1949-53.

<sup>26</sup> **Kaibel, G.** CGF, I, 6.

<sup>27</sup> **Straecker, S.** *De Lykophrone, Euphronio Eratostene comicorum interpretibus*, Greifswald, 1884.

<sup>28</sup> Selon toute vraisemblance, c'est lui qui rédige une édition critique du poète comique Aristophane. C'est de cette édition que proviennent toutes les hypothèses conservées d'Aristophane. Cf. *Ahelis Philol.* LXXII 414.518, LXXIII 122.

<sup>29</sup> **Cooper, L.** *An Aristotelian Theory of Comedy*, New York, 1922.

<sup>30</sup> **Kayser, J.** *De veterum arte poetica questiones selectae*. Diss. Leipzig, 1906.

<sup>31</sup> **Jauss, H.** *Die Theorie der Rezeption - Ruekschau auf ihre unerkannte Vorgeschichte*, Konstanz, 1987.

<sup>32</sup> **Kaibel, G.** CGF, I, 2.

<sup>33</sup> **Kaibel, G.** CGF, I, 6-10.

<sup>34</sup> Cet aspect est analysé par H. Nesselrath dans son étude de synthèse *Die attische mittlere Komödie*, 1990.

## **СТРАТЕГИЯ ЗА ПРЕОТКРИВАНЕТО НА ТЕОРИЯТА НА КОМЕДИЯТА У АРИСТОТЕЛ**

### **РЕЗЮМЕ**

В това изложение са направени някои наблюдения върху историята и манускрипната традиция на литературно критичния трактат на Аристотел *Поетика*. Очертани са проблемите за загубата на неговата втора част, която разработва въпросите на комедията като литературен жанр; представени са някои използвани и потенциално възможни стратегии за преоткриването му.

В специалната литература отдавна е прието, че частта, в която Аристо-

тел разисква феноменологията на смешното /γελοῖον/, комедийния катарсис и теорията на комедията престава да бъде репродуцирана в ръкописите някъде през късната античност преди превода на *Поетика* на сирийски и арабски в Багдад през ранния десети век. Изследователите на античната писмена традиция считат, че от *Поетика* оцеляват едно или най-много две антични копия, но частта посветена на комедията не се съдържа в нито едно от тях. От 18 век насам са налице многобройни опити текстът да бъде реконструиран или по някакъв начин преоткрит в анонимен ръкопис.

С публикуването на *Tractatus Coislinianus* през 1839 г. от Джон Кремер проблемът за изгубената част на *Поетика* придобива нови измерения. Като цяло научната общност приема, че този трактат от 10 в. е вид епитоме. Спорове обаче поражда въпросът от какъв текстуален първоизточник е този откъс. Непосредствено след публикуването на трактата Шпенгел издига тезата, че предлаганият текст е механичен препис епитоме от втората част на *Поетика*.

В средата на 20 век Р. Янко за пореден път защитава виждането за директен произход на *Tractatus Coislinianus* от втора част на *Поетика*, като същевременно допълва, че трактатът е последната фаза от процеса на епитомизиране на втората част на *Поетика*, чието начало според този автор е някъде окло 6 в. сл. хр. Към своя труд Янко прилага ново издание на текста, снабдено с обилен тексткритичен апарат, превод и обстоен коментар. Написано убедително с блестяща ерудиция на верзиран английски класицист, това изследване като че ли сменя проблема за преоткриването на аристотеловия текст и отваря хоризонти за нови проучвания върху същността на самата теория. Последвалите обаче критики в научната периодика са остри. Авторът е обвинен, че в своето издание “оаристотелява” явно неаристотелов текст чрез необосновани кониектури и като цяло некоректна текстологична работа. Така, като че ли поредният опит да бъде преоткрита изгубената част от *Поетика* се оказва неуспешен. Нещо повече, той издава слабостта на позитивския подход да пребори проблема. Очевидно всеки опит да се намери непременно физическото тяло на текста било то като папирус, или средновековен кодекс засега водят до апория, а разрешаването на проблема налага по-радикална промяна на стратегията при подхода.

Един от възможните подходи би бил, ако се опитаме да осветлим Аристотеловата теория за комедията, изхождайки от нейните по-късни рецепции. Някои от модерните литературно-естетически теории дават достатъчно опорни точки за това. Самата теория на Аристотел за комедията е първата консистентна есенциална теория както за литературния жанр, така и за естетическата категория смешно. Тя поставя началото на оживена дискусия сред перипатетиците и се превръща в традиционно разработвана тема, която е силно реминисцентна за последващата антична традиция.